

Sept ans dans l'enfer des casinos

Jouer ? Gagner ? Pour N., au jeu de la chance, il n'y a que des perdants. Son histoire fait froid dans le dos.

Tout a commencé un dimanche de l'année 1994. N. était un peu déprimé à la suite d'une rupture sentimentale. «Viens, on va se changer les idées!», lui dit un copain. Et il l'emmène faire un tour au casino.

Et alors, il est arrivé à N. la pire chose : 4e n'ai pas eu de chance, j'ai gagné». Et comme il avait gagné une somme importante, il est revenu le week-end suivant. Il a encore gagné.

Mieux, «j'ai remarqué que j'oubliais tout le reste. J'étais bien avec ma machine à sous, j'étais calme, tranquille. Si vous m'aviez dit à ce moment-là que j'étais en train de devenir dépendant, je ne vous aurais jamais cru». L'engrenage était lancé. Par la suite, «à chaque fois que je ne me sentais pas bien, j'allais au casino pour me changer les idées».

Mais bientôt, N. a commencé à perdre. Il en était arrivé à jouer 50 000 francs (8 300 euros) par jour et il a eu des problèmes d'argent.

Premières dettes

«Comme fait tout joueur, j'ai commencé à emprunter de l'argent aux banques, j'ai demandé des cartes de crédit...».

Au bout d'un an, N. était dans le trou. Alors, il a emprunté à des amis, trouvait des prétextes, mentait... Il espérait gagner et rembourser l'argent aussitôt, mais il ne gagnait jamais assez. «J'en étais arrivé à devoir rembourser plus d'argent aux banques et aux amis que le montant de mon salaire».

Alors N. a franchi un degré de plus vers le gouffre : il a falsifié des signatures, utilisé les cartes de crédit d'autres personnes et il a commencé à taper dans la caisse du magasin où il travaillait, espérant remettre le matin, après la nuit au casino. Mais alors qu'il aurait eu tellement besoin de gagner, il perdait sans arrêt. Il perdait tout le temps.

«J'étais à côté de moi. Je n'arrivais pas à m'arrêter. Alors, j'ai décidé de me suicider».

Il était déjà dans la forêt avec sa voiture, lorsque son téléphone, GSM a sonné : «C'est un coup de fil de mon frère qui m'a retenu». La famille avait fini par découvrir les malheurs de N.

Soutenu par sa famille et par son employeur, qui n'avait pas porté plainte et avec qui il avait trouvé un arrangement, N. a décidé de s'en sortir. Son médecin lui a trouvé un centre de soins en Sarre, à Münchwies, où l'on s'occupe particulièrement des personnes dépendantes de l'alcool, de drogues, de médicaments, mais aussi du jeu. La descente aux enfers avait duré quatre ans.

encore tiré d'affaire. En sortant de la clinique, il a travaillé sans trêve ni repos, à la fois pour rembourser, et pour se donner à fond à autre chose : pour oublier le jeu.

Mais, il n'a pas tenu dans la durée. «Je devais rembourser la valeur de 3 000 euros par mois. Mais ce n'était pas encore assez. J'avais des dettes en Belgique, dans des sociétés de crédit immédiat, vous savez, ceux qui vous donnent l'argent dans les 24 h. Eux, ils ne veulent rien savoir. Je n'ai pas pu discuter. Ce sont des requins». N. est retourné au casino...

La malchance le poursuivait : il a de nouveau gagné. «Et j'ai su tout de suite que j'allais être le grand perdant». Car ensuite, tout a recommencé.

Deuxième malchance

Et cette fois, c'était pire que la première fois. «Je me sentais mal parce que j'avais déçu les gens qui rait confiance. Alors, je n'allais plus au casino pour gagner, mais seulement pour jouer. J'y allais parce que la machine à sous était devenue ma dernière amie. Je ne voulais plus rien entendre.

Je n'ouvrais plus mon courrier, je ne voyais plus mes amis. J'ai essayé de porter plainte contre moi-même. Et ma situation financière était devenue telle que j'étais sûr que je n'arriverai plus à m'en sortir. Je ne dormais plus la nuit. J'avais des cauchemars, des maux de tête, des angoisses, de violentes palpitations cardiaques. Il n'y avait plus que le

suicide comme solution. Alors je me suis procuré la dose de médicaments nécessaires, je me suis caché dans l'appartement d'un ami qui travaillait et qui devait rentrer le soir.

J'ai avalé la dose mortelle et j'ai attendu la mort. Mais, par hasard, mon copain est rentré plus tôt de son travail. Il a appelé une ambulance...».

Un an plus tard, N. est assis là, dans ce café, et raconte son histoire avec parfois la voix qui s'étrangle. Il a fait une nouvelle thérapie, plus longue, trois mois au total, et mieux, il continue de retourner, une fois par semaine, voir le médecin qui l'a soigné dans cette clinique en Sarre.

Vingt ans de dettes

Il a recommencé à rembourser ses dettes. «J'en ai pour vingt ans, rien que dans une banque. Je ne parle pas des autres dettes. Je ne peux pas avoir d'appartement à moi. Je vis chez mes parents,

comme lorsque j'étais adolescent. Presque tout ce que je gagne - heureusement mes anciens employeurs me font confiance - passe en remboursements».

Maintenant, N. revoit les sept années passées, contemple le spectacle de sa vie brisée, ce qui lui est arrivé, le malheur dans lequel il est tombé un soir de déprime en essayant de gagner au casino et IL a décidé de se battre pour que de telles choses ne se reproduisent pas. Pour avertir les autres du danger.

Après sept ans dans l'enfer du jeu, N. se souvient des épreuves qu'il a traversées, du bruit infernal des machines à sous, de cette musique qui ne vous sort plus de la tête, de cette effrayante dépendance des gens qui ne vivent plus que pour se heurter jour après jour contre des machines, dont ils n'ont rien à espérer. «C'est infernal. La mort vous paraît préférable à une telle vie».

Roger Wiltz

Combat contre la dépendance au jeu

Sorti du cauchemar, voyant sa vie brisée, N. décide de lutter pour moraliser le jeu.

«Pour moi, bien sûr, il faudrait interdire les casinos. Mais c'est impossible. Ça rapporte trop d'argent à trop de gens, y compris à l'État».

Mais qu'au moins, l'on empêche des gens qu'on sait malades, de jouer, de se ruiner, de ruiner leur vie. N. a connu des gens qui ont tout perdu au jeu : femme, enfants, maison, travail... et, beaucoup même, la vie.

Pour commencer, N. voudrait rassembler les gens qui sont comme lui, les «dépendants du jeu». Car, c'est une maladie, comme l'alcoolisme, comme la dépendance aux drogues.

C'est pourquoi il publie son numéro de GSM 021 465 092. Ensemble, ils pourront s'entraider, comme le font les alcooliques anonymes, les drogués. Des groupes de ce genre existent déjà en Allemagne, en France, en Suisse. Au Luxembourg, il n'y a rien de tel. «Dans notre pays si riche,

on ne veut pas voir la misère, la pauvreté, mais aussi la misère morale. Sous prétexte de liberté, on laisse faire trop de choses».

N. trouve désormais anormal que les banques l'aient laissé emprunter autant d'argent, largement au-dessus de ses capacités de remboursement . Qu'à aucun moment, un banquier ne lui ait dit : que faites-vous de cet argent? Je ne vous prête plus rien. Non, le crédit était ouvert et le joueur pouvait creuser.

Une loi pour limiter le surendettement

«En France, en Allemagne et d'autres pays européens, il existe une loi qui permet à un particulier de se déclarer en faillite personnelle. On limite le surendettement. Au Luxembourg, il n'y a rien de tel. Or, il faudrait protéger les gens, les plus pauvres».

A près de 40 ans, N. est quasi-ment endetté jusqu'à la retraite. Il ne pourra pas s'acheter un appartement, mener une vie normale, tant qu'il n'aura pas payé sa dette. Or, pour un salarié, c'est une dette énorme. La malédiction du jeu continue de le poursuivre. Mais il a décidé de se battre. Le deuxième aspect de son combat concerne les casinos. Pour lui, le mieux serait de les interdire, mais, à défaut, faudrait-il déjà empêcher les machines à sous de se répandre dans les cafés : les malades du jeu sont de plus en plus jeunes. Ça commence à 25 ans! Dans la clinique spécialisée de

Münchwies, il déjà faut attendre six mois pour avoir une place.

Ensuite, N. souhaite qu'une loi moralise les casinos. Il ne sait pas encore très bien sous quelle forme, mais il considère que le système se développe de façon effrayante pour lui : certains casinos ouvrent à 9 heures du matin! En Suisse, les croupiers suivent une formation psychologique pour repérer les joueurs maladifs, mais qu'est-ce qu'ils en font?

«On sait parfaitement dans les casinos lorsqu'on est en face d'un joueur maladif, mais on ne l'empêche pas de jouer. On laisse faire. Au fond, ce n'est pas normal, car c'est une maladie. On devrait faire quel-que chose pour empêcher les gens de ruiner ainsi leur vie et celle de leurs proches. Pour moi, l'argent gagné dans les casinos, c'est de l'argent sale. L'État doit faire quel-que chose».

RW